

Le temps des cerises

*Album photos et de souvenirs d'habitants de :
Montigny-sur-Chiers, La Roche, Fermont et Les Convers.*



Décembre 2017

Tout au long de nos bulletins municipaux, nous vous présentons les activités se déroulant dans nos villages. Mais pourquoi ne pas faire un retour en arrière et vous parler du « bon vieux temps »?

À travers les histoires de personnes qui sont nées dans nos villages ou qui y vivent depuis de nombreuses années,

vous allez découvrir comment se déroulaient les journées de nos aînés et faire un peu partie de leurs vies. Ce sera peut-être pour quelques-uns d'entre vous l'occasion de s'imprégner des coutumes passées dont vous ne soupçonniez pas l'existence ou encore de vous remémorer quelques périodes de vie que vous aviez oubliées.



Repas des Anciens dans les années 1960.

Plusieurs habitants ont gentiment accepté de se prêter au jeu des interviews et partagent avec vous leurs souvenirs.

Nous les remercions chaleureusement pour nous avoir confié leurs documents privés et parfois intimes. Les anciennes photos collectées tout au long de ces entretiens nous permettent d'imaginer le mode de vie

d'antan, de découvrir nos voisins ou de reconnaître un membre de notre famille qui sait, peut-être vous-même en culottes courtes.

Maintenant, ouvrons les portes du passé et laissons-nous glisser vers les souvenirs nostalgiques du « temps des cerises ».

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement les personnes suivantes pour le temps qu'elles ont bien voulu nous accorder.

Monique et René Raulet (Montigny)
Marie-Louise et Jacques Roldo (Montigny)
Pierrette et Emile Wagner (Montigny)
Nadine Raulet (Montigny)
Martine et Thierry Picard (Montigny)
Michèle et Joseph Kaczorowski (Montigny)
Marie-Thérèse Paul (Montigny)

Odette et Constant Framery (Fermont)
Geneviève et Christian Pierret (Fermont)
Elisabeth et Jean-Marie Guerin (Fermont)

Camille Baudry (La Roche)
Josette et Claude Franc (La Roche)
Christiane et Jackie Mathieu (La Roche)

Nous remercions particulièrement Nadine Raulet. En effet, son mari Daniel fut correspondant pour l'Est Républicain pendant de nombreuses années. C'est grâce à ses missions de photographe que ce recueil a été enrichi par de nombreux clichés.



En 1935, les enfants étaient habitués à manipuler les charrettes.

Directeur de la publication : Jean-Jacques PIERRET
Rédaction photographique : Commission communication
| Associations communales | Agence AZ Communication
Conception et impression : Agence AZ communication |
30, rue de la carrière – 54720 LEXY | 03 82 25 74 40

mairie.montigny-chiers@wanadoo.fr
Facebook : Mairie de Montigny-sur-Chiers
www.montigny-sur-chiers.mairie54.fr
Ce magazine est édité en 300 exemplaires
Décembre 2017

LE TEMPS DES CERISES À MONTIGNY

Monique et René Raulet nous accueillent dans leur salle à manger pour un après-midi empreint de nostalgie, de rires et d'anecdotes. Commençons par la famille de René. La photo de gauche, datant de 1930 prise sur la route allant vers Fresnois représente le travail aux champs, conduit par Léon Raulet qui était à l'époque un des plus jeunes maires de France.



Monique Raulet assise dans l'herbe avec René et Robert.

René Raulet se souvient avec nostalgie de ses années de participation aux offices en temps qu'enfant de chœur et des responsabilités inhérentes à cet exercice. Il faut avouer que l'abbé Thilmany, bien que dévoué à ses ouailles, était exigeant.

René se rappelle une anecdote à son propos au sujet de la procession du 15 Août à la Roche. Sous un soleil de plomb un des quatre porteurs du dais, qui protégeait le curé du soleil, étant passablement alcoolisé lui avait demandé de prendre sa place à l'ombre. Remarque peu appréciée par le religieux.



Léon Raulet, papa de René, à califourchon sur Fripon, conduit par son père à gauche de la photo.



Les habitants du village ont également connu des périodes sombres. Ainsi pendant la guerre de 1939-45, ont-ils dû quitter la région pour se protéger. La famille Raulet, sous la conduite du grand père, empaqueta tous les objets supportés par leurs chariots et chemina de Montigny-sur-Chiers à Montier-en-Der, soit une distance d'environ 170 kilomètres. Leur fidèle cheval Fripon contribua valement à ce périple. René ne peut se souvenir de cette aventure car il voyageait dans un berceau ! Mais elle lui fut racontée maintes fois.

Pour animer les longues soirées d'hiver, l'abbé du village, le père Thilmany, organisait des soirées cinéma. Un grand drap blanc était déroulé sur un des murs du café chez Probst, les chaises alignées avec justesse et les volets baissés.

Soudain, le petit bonhomme moustachu, affublé de son chapeau melon apparaissait en faisant tournoyer sa canne sous les yeux pétillants des spectateurs. Le café était bondé et les rires fusaient de toute part. Et comme tout devait se dérouler dans les règles, un entracte digne de ce nom était prévu.

La vie de l'époque était égayée par les fêtes du village. En juillet sur la place de l'église, voitures tamponneuses côtoyaient les chaises tournoyant dans les airs. Bons souvenirs pour beaucoup mais déconvenue pour René qui fut miné par une digestion capricieuse.

Les étangs de Juminel, appelés en ce temps-là «plage de Juminel» étaient envahis par les habitants désireux de prendre un peu de bon temps aux abords de l'eau ou près de la «guinguette».

Après des semaines harassantes, les week-ends se déroulaient en famille autour de jeux de société comme le nain jaune ou les courses de chevaux mais aussi les retrouvailles au café chez Didier, le dimanche après la messe, pour commenter les événements de la semaine et « refaire le monde ».



Manège de voitures de la fête foraine 1979. Véronique, la fille de Nadine Raulet, est la plus grande des filles du groupe à gauche de la photo.



*Médailles factices
« bon pour les filles »*

*Robert Raulet, frère de René
est agenouillé au premier rang
à l'extrême droite de la photo.*



Avant les «journées défense et citoyenneté» instaurées en 1998, la conscription militaire appelée «service militaire» et instituée en 1798 s'étalait sur 18 mois. Un an avant la date d'entrée au service, les « conscrits » passaient un examen médical général devant le conseil de révision pour entériner leur admission. Ces jeunes hommes étaient fiers de cette homologation et la célébraient en

grandes pompes. En effet, un repas suivi d'une joyeuse soirée était organisé avec tous les conscrits et se terminait au petit matin. Les parrains et marraines choisis par les participants apportaient leur soutien financier.

Les futures recrues se paraient de leurs plus beaux uniformes ornés d'écussons tricolores et de médailles factices créées pour l'occasion.



En fouillant dans ses archives, Monique a retrouvé un curieux petit coupon ... Saviez-vous que jusqu'en 1958, une taxe était prélevée sur les vélos ? Et oui ! En 1893, le sport vélocipédique connaît une grande extension en France. Il était surtout pratiqué par la classe aisée de la société pour laquelle il constituait un moyen de locomotion agréable. Son prix élevé faisait de cet usage une fantaisie coûteuse et il représentait pour les députés de l'époque un objet d'agrément et de luxe, donc assujéti à une taxe. Heureusement, cette redevance a disparu aujourd'hui pour le plus grand bonheur des cyclistes.

Marie-Louise et Jacky Roldo nous racontent leurs jeunes années. L'école était bien différente de maintenant. Les enfants en blouses et tabliers, scolarisés de 5 à 14 ans, étaient répartis en 2 ou 3 classes à niveaux multiples, sous la houlette du directeur, Monsieur Iehlen (en photo ci-dessous).

Les journées étaient rythmées par les heures de cours de 8h à 16h, coupées par des récréations durant lesquelles les enfants jouaient à la balle chasseur ou à la corde à sauter et une pause déjeuner où les enfants rentraient se restaurer chez eux.



Classe primaire de 1922



Excursion des années 55-58 avec les bus « Mousset »



*Albert Iehlen,
instituteur puis
directeur d'école
(dans les années 70)*

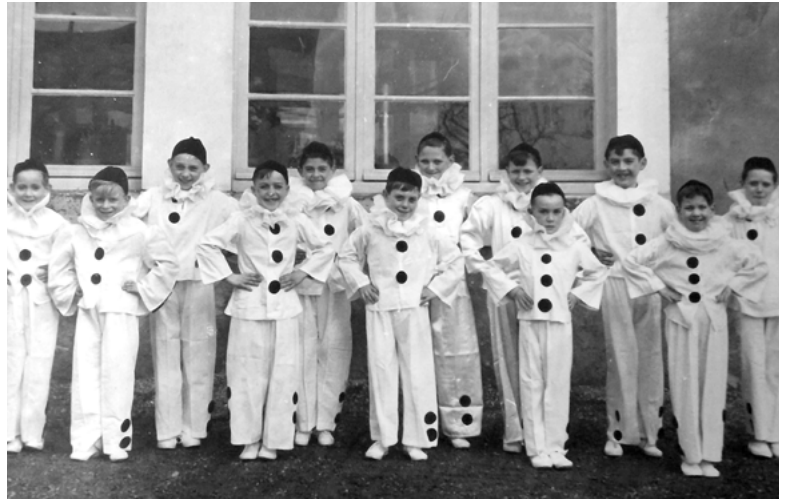


Classe primaire de 1954

Les élèves avaient créé une coopérative scolaire et sous la conduite du directeur, géraient les fonds générés par les spectacles et pièces de théâtre. Les recettes finançaient l'achat du matériel scolaire ainsi que leurs excursions éducatives. Celles-ci étaient divisées par tranches d'âge, une balade d'un jour pour les plus jeunes et un voyage plus long et plus éloigné pour les aînés. Les participants étaient nombreux, comme vous pouvez le constater sur les marches d'escalier de la photo ci-dessous.



Pièces de théâtre et autres spectacles ont enrichi la vie du village. Les écoliers effectuaient leurs répétitions avec ferveur pendant les récréations. Ensuite ils n'étaient pas peu fiers de présenter leurs danses déguisés en Pierrots ou autres personnages. Les plus grands jouaient leur pièce de théâtre avec prouesse et la salle du préau accueillait jusqu'à 200 personnes par représentation.



Troupes de théâtre amateur regroupées par tranches d'âges

La vie sociale du village s'articulait également autour de bals musettes qui se déroulaient au Préau. Ceux-ci étaient organisés par l'Amicale des Jeunes. Les amateurs de tango, marche, et autres paso doble s'en donnaient à cœur joie. C'était l'occasion de décompresser un peu après des semaines ardues.

Peu de commerces étaient installés dans les petits villages. Les boulangers, épiciers, bouchers et autres négociants en habillement et mercerie déambulaient avec leurs camions pour proposer leurs marchandises aux habitants.

Les tournées étaient laborieuses et difficiles, non

seulement à cause des horaires pénibles mais aussi en raison du climat qui compliquait la tâche.

Départ 8 heures du matin après avoir chargé la camionnette, pour se terminer à 18-19 heures avec un retour à la maison bien mérité.

Jacques Roldo aidait régulièrement son papa boucher dans ses tournées et se souvient avec plaisir de ces contacts sympathiques avec les habitants des bourgades traversées. C'était l'occasion de rencontrer les gens, de bavarder et d'avoir les dernières nouvelles du village.



Pendant la deuxième Guerre Mondiale Officiers allemands en discussion avec le Capitaine Aubert, commandant du Fort de Fermont.

Jacky nous raconte une anecdote datant de la deuxième Guerre Mondiale. La route stratégique, passant par Juminel pour aller vers Beuveille, enjambait le canal qui alimentait la centrale électrique de l'usine de La Roche. La passerelle avait été supprimée par le personnel de l'usine pour laisser passer les barques qui permettaient de contrôler la centrale. C'est pourquoi, lors de la débâcle, les français furent obligés de détruire et incendier leur automitrailleuse qui ne pouvait plus traverser ce canal.

Pierrette et Emile (surnommé Milo par ses proches) Wagner nous accueillent dans leur salle à manger pour évoquer le « bon vieux temps ». Emile, natif de Lexy, déménagea à Montigny-sur-Chiers lorsqu'il épousa Pierrette à 23 ans. Pierrette est une de nos doyennes Ignymontoise. Ils vont fêter leurs 65 ans de mariage en cette année de 2017. Les anciennes photos noir et blanc ont été sorties des albums et commentées avec émotion.



Emile au service militaire

Enfant, Milo se baladait régulièrement autour de chantiers en construction, intéressé par le savoir-faire de ces bâtisseurs. C'est ainsi qu'à 15 ans, lors d'une de ses promenades, il rencontra un entrepreneur qui lui proposa de travailler pour lui. L'affaire fut entendue et il commença immédiatement comme maçon puis devint gérant de la société E.T.P.H., rejoint par Pierrette qui l'assista pour la comptabilité et les tâches administratives.

A 18 ans, âge du service militaire, Milo avait demandé une affectation dans la marine. Pour l'armée, de la mer vers l'air, il n'y a qu'un pas ! C'est pourquoi Emile débarqua dans l'armée de l'air à l'unité des parachutistes. Mais il n'en regrette rien... Après la peur et le choc du premier saut dans le vide, le plaisir de voler envahit Milo et les 12 mois de service sont encore aujourd'hui un souvenir impérissable pour lui.



Pierrette bébé entourée de sa famille



Groupe d'enfants devant un Reposoir



Près d'un reposoir, Yvette dans les bras de sa maman Pierrette

Pierrette, elle, rêvait d'être institutrice. Ce n'est sans doute pas sans raison que les plus agréables souvenirs de son enfance se sont déroulés sur les bancs de l'école. Malheureusement, les conditions de vie étaient difficiles à l'époque et le travail à la maison ou aux champs ne manquait pas. Alors, dès l'obtention de son brevet scolaire, elle fut enrôlée à la ferme bon gré mal gré.

Au cours du mois de mai, une procession organisée pour la Fête Dieu déambulait dans le village. Les mamans

portaient leurs nouveau-nés et s'arrêtaient devant les «reposoirs» qui jalonnaient le parcours. Ces quatre autels en bois, en partie fabriqués par Emile Wagner, étaient décorés de fleurs. Les bébés y étaient déposés et présentés à la bénédiction de la Sainte vierge. Les enfants lançaient des pivoines et le cortège, accompagné de cantiques à la vierge Marie, repartait vers le « reposoir » suivant pour implorer la bienveillance de la sainte et sa protection pour leurs nourrissons.



La section des sapeurs-pompiers de Montigny-sur-Chiers (créée en 59). Emile Wagner (1er à gauche) et Paul Perrin (1er à droite) en présence du maire de l'époque de 71 à 89, Albert Mathieu (au centre droit de la photo).

Milo nous raconte que le village de Cons-la-Grandville l'a « échappé belle » ! En 1939-40, les allemands avaient eu vent d'un danger représenté par les résistants et voulaient détruire le village pour débusquer les maquisards. Une pancarte avait été clouée par des éclaireurs allemands et portait la mention en langue allemande « à feu et à sang ». Par bonheur, un ouvrier connaissant la langue comprit le risque mortel auquel les habitants étaient exposés et arracha l'écriteau. A leur arrivée, les troupes ennemies continuèrent donc leur chemin sans provoquer la destruction du village.



Mlle Fery avec sa classe devant l'école de Montigny-sur-Chiers avant sa destruction en 1914 ; à gauche la maison du Maître d'école.

Il n'est pas facile de se remémorer de bons souvenirs de cette époque. Les évocations heureuses datent plutôt des années après-guerre et de la libération.

Les américains avaient implanté leur camp de base près de la gare de Cons-la-Grandville, en face du restaurant «Les gras Q». Les premiers contacts avec les habitants furent ponctués de gentillesse et d'entraide. Là où les gens manquaient de tout, principalement de nourriture, ils distribuèrent des aliments inconnus ; des oranges, du chocolat, et notamment des petites crêpes épaisses, probablement des pancakes, dont Milo garde un souvenir inoubliable. Lui qui, après avoir mangé des orties, n'avait jamais dégusté quelque chose d'aussi sucré et délicieux.



Les cérémonies religieuses rythmaient également la vie des villageois ; ainsi les baptêmes, communions, confirmations, mariages et enterrements rassemblaient les familles. Sans oublier les processions à la commémoration des saints catholiques.

Gilles Wagner, fils d'Emile et Pierrette, lors de sa communion solennelle.



Communiantes accompagnées par l'abbé Thilmany à gauche et l'abbé Barbereau à droite



En 1928, photo de classe de la sœur de Pierrette, Renée, placée au dernier rang à l'extrême droite.

La vie est parfois faite de coïncidences surprenantes et émouvantes... ainsi le fils de Pierrette et d'Emile Wagner, grand amateur de cartes postales anciennes, fut agréablement surpris lors d'une de ses recherches pour dénicher des spécimens afin de compléter sa collection ; dans une brocante tenue par une personne de Metz, il tomba sur une correspondance envoyée par sa grand-mère, la maman de Pierrette, à une de ses amies habitant à Montigny-sur-Chiers. Retour à l'envoyeur après de nombreux kilomètres parcourus.



*Jocelyne Wagner, 6 ans, fille de Pierrette et Emile, lors d'une pièce de théâtre
(premier rang, 3ème en partant de la droite)*

« Chasse et Pêche » aurait pu être l'émission préférée d'Emile Wagner et de Daniel Raulet. Ces deux exercices étaient les activités favorites de Milo. Il évoque avec fierté les trophées poilus de 150 kilos arrachés à la forêt après être resté de longues minutes sans bouger, tel une statue de pierre. A l'affût dès 8 heures du matin, accompagné d'une douzaine de chasseurs, Emile, et Daniel traquaient les sangliers, chevreuils et autres gibiers. Les compères se retrouvaient pour leurs pauses dans le wagon (appelé chalet de chasse). Cet ancien wagon, déniché dans une gare désaffectée de la SNCF, avait été ramené par Daniel et aménagé en local pour se réchauffer et se sustenter lors des journées de battue. Entrecoupées par une collation de midi, où Emile sortait de sa besace un casse-croûte préparé par Pierrette, les journées se terminaient vers 16 heures dans une euphorie générale, enfin, surtout pour ceux qui ne revenaient pas bredouilles...



Daniel Raulet et Emile Wagner fiers de leurs trophées.



Les chasseurs à l'affût

Liste des Maires de Montigny-sur-Chiers

- De 1908 à 1924 Léon RAULET
- De 1924 à 1935 André PROBST
- De 1935 à 1945 Léon RAULET
- De 1945 à 1957 Emile JACOB
- De 1957 à 1971 Emile JUSERET
- De 1971 à 1989 Albert MATHIEU
- De 1989 à 2001 Jacques ROLDO
- De 2001 à 2010 Jean-Claude BRINSTER
- De 2011 à 2014 Jacques HENSGEN
- De 2014 à nos jours Jean-Jacques PIERRET



Louis Raulet à gauche de la photo, assis à côté d'Emile Juseret et de Claire Plénier.

Le temps passe mais les choses ne changent pas. Alors que les relations se sont bien améliorées entre les villages, regroupés actuellement au sein de la même commune, les altercations étaient récurrentes depuis des années, voire des siècles... En effet, en 1730 déjà, Charles de Wal, Seigneur de Montigny-sur-Chiers et Fermont, fut forcé d'entamer une procédure à l'encontre des habitants de Fermont. Ceux-ci ne voulant pas contribuer aux réparations à effectuer au moulin de La Roche, comme ils étaient tenus de le faire.

Pour la petite histoire, les relations avec les villages avoisinants aussi étaient parfois délicates ; ainsi en 1711, Montigny-sur-Chiers fut-elle condamnée à des amendes pour avoir procédé à des coupes de bois sur le territoire de Longuyon sans autorisation.

Né à Montigny-sur-Chiers le 30 Novembre 1885, André Probst, le grand-père maternel de Martine Picard était agriculteur. Il possédait une boucherie et un abattoir pour lequel il avait obtenu un agrément.

Ces établissements étaient sollicités par les éleveurs et bouchers de la région. Il a effectué son mandat de maire à Montigny-sur-Chiers entre 1924 et 1935.

La tante de Martine gérait un commerce qui faisait office d'épicerie-mercerie-café-salle des fêtes. La musique inondait la rue les soirs de bal et apportait de l'animation au village.



André Probst, assis au premier rang, (4ème en partant de la gauche), avec la fanfare de l'armée.



Yvonne Probst debout devant son commerce (2ème en partant de la gauche) et la maman de Martine (petite fille au premier plan)

Le papa de Martine, Jean-Pierre Plénier, habitait à Bagnolet près de Paris. Après une jeunesse heureuse et un travail de typographe dans une imprimerie de la capitale, il fut déporté pendant la guerre dans un camp de prisonniers. À sa libération, il atterrit à Montigny-sur-Chiers où il fit la connaissance de Claire et l'épousa.



Jean-Pierre Plénier à Bagnolet.



Claire, maman de Martine dans son jardin



Jean-Pierre, (2ème à droite) avec ses copains dans un bistrot de Paris.



Jean-Pierre (à droite dans l'encadrement de la fenêtre) au camp de prisonniers.



Convives déguisés au mariage de la maman de Martine qui porte un faux bébé.

La fête de mariage battit son plein. Il faut dire que les mariages en ce temps-là, c'était pas de la rigolade! Ou plutôt si, justement, plusieurs jours de franche rigolade avec déguisements et scénettes dans le village.

Jean-Pierre décrocha un emploi à l'imprimerie Impact de Longwy et Martine le suivit dans ce domaine en travaillant dans la même société.

Il tenta bien de faire déménager la famille pour s'installer à Paris, mais Claire était une enfant du pays et elle ne s'adaptait pas à la vie citadine.

Ils restèrent donc à Montigny-sur-Chiers, les grands-parents habitant au rez-de-chaussée et la famille de Martine au premier étage.



Jean-Pierre, typographe chez Impact.



Martine sur les bancs de l'école (à droite au premier plan)



Martine avec son grand-père



Martine en communiant

Comme les nombreux bambins du village, Martine vécut le parcours naturel d'une enfant de l'époque ; baptême, scolarité, communions, mariage, famille... Elle ne garde pas ses meilleurs souvenirs de l'école où elle connut les mésaventures des corrections à la règle métallique et les mises au coin. Les punitions du soir s'éternisaient en copie de lignes de calligraphies ou de verbes à conjuguer à tous les temps alors qu'elle n'aspirait qu'à une chose; aller s'amuser dehors. Et oui, Martine était une petite fille de la nature. Elle affectionnait tout particulièrement les jeux de marelle et de sauts à la corde avec ses camarades. Ou encore les escalades de bottes de foin qui occasionnaient des fous rires à n'en plus finir.



Martine, souriant bébé de droite, était trop petite pour souffler les bougies du gâteau d'anniversaire.

Elle jouit d'une vie heureuse entourée de sa famille, profitant des week-ends pour goûter aux joies des manèges lors des fêtes de villages. Peu hardie, elle fréquenta les soirées de bal assez tard, encouragée par sa maman qui désirait la voir s'amuser. Et c'est à une de ces soirées, à Grandcourt, qu'elle rencontra Thierry, originaire de Longuyon. Il l'invita à danser et le charme fit le reste. Il se marièrent et continuèrent à vivre à Montigny-sur-Chiers.



Martine au volant de la voiture du manège à Piennes pour la fête de l'escargot en Juillet 1962.



Martine, tout à droite, à la fête patronale de la Saint Denys.

Michèle et Joseph Kaczorowski sont, on peut le dire, les deux sportifs de notre bourgade. On les rencontre quotidiennement dans les rues de nos villages, l'une à vélo et l'autre à pieds. Joseph se remémore avec plaisir les nombreuses années de service pendant lesquelles il a œuvré pour le club de football. Son album photo, bien fourni, retrace toutes les époques avec des articles et des clichés soigneusement classés.



Les deux équipes de football datant des années 30



En 1975, l'équipe avec Joseph à l'extrême droite du dernier rang



Ainsi il nous raconte l'évolution des équipes. Avant d'être aménagé au bout de la rue nouvelle, le terrain de football se trouvait près des hangars sur la route de Fresnois.

En 1974, les villages de Montigny-sur-Chiers et Fresnois se sont regroupés et ont formé le club «Entente sportive Montigny-sur-Chiers-Fresnois». Une équipe de footballeurs séniors a été constituée puis au fil des ans, deux équipes se sont élargies jusqu'aux minimes. Les mardis et jeudis, nos joueurs s'entraînaient puis disputaient les matchs le dimanche.

Lorsqu'ils rencontraient des équipes à l'extérieur, les joueurs se déplaçaient en covoiturage et lors des matchs à domicile, les «troisièmes mi-temps» se terminaient au café «l'escapade». Les victoires conduisirent les sportifs en deuxième division de district. Joseph, membre de la première heure du comité, s'occupait du terrain (herbe tondu et traçage au sol), nettoyait les vestiaires, accompagnait les équipes et exerçait à l'occasion la fonction de juge de touche. En effet, Joseph répondait toujours présent.



Membres fondateurs du club. Joseph en deuxième position en partant de la gauche

Les footballeurs pouvaient toujours compter sur Joseph, notamment pour avoir des maillots propres et prêts à l'emploi pour le match suivant. 34 ans de bons et loyaux services précisément récompensés par le Ministère de la jeunesse et des sports qui lui décerna une médaille.

C'est aussi Joseph qui participa activement à la construction des nouveaux vestiaires, aidé par Jean-Marie Pierret, de 1999 à 2001.



Construction des vestiaires par Joseph et Jean-Marie Pierret.



Michèle, 11 ans, dans sa classe, assise à droite de la photo.



Michèle, enfourchant sa bicyclette en Mai 61.

Au début, une vingtaine de participantes suivaient les cours tous les lundis, qui, plus tard, sont devenus des mardis. Peu à peu le nombre d'adhérentes a malheureusement diminué et la pérennité du club est aujourd'hui incertaine. Sur cette photo de 1985, Michèle est debout au dernier rang, deuxième position partant de la gauche et vous pouvez notamment reconnaître Céline Schwartz au deuxième rang première à gauche.



Wladislaw Kalus, comme son prénom l'indique, est originaire de Pologne. Son papa, Fransiszek (François), fils de fermier, arriva dans notre pays en 1937 accompagné de son épouse Marianna et de leurs 3 enfants. Ils emménagèrent en Moselle, à Boulay et François commença à travailler chez un paysan du coin.



Les oncles et parents de Wladislaw autour de Marianna.



Wladislaw sur le dos d'un cheval de la ferme où travaillait son papa.



Les parents de Wladislaw dans le jardin de leur maison à Boulay avec deux de leurs enfants ; Wladislaw à gauche et Jean de 10 ans son cadet.

Les oncles de Wladislaw avaient déjà ouvert la voie de la migration en venant s'installer en France dès le début des années 30.

Marianna, la « mamouchka » de Wladislaw parlait Polonais à la maison. L'arrivée en France obligea toute la famille à apprendre le Français à l'école et les circonstances amenèrent Wladislaw à acquérir les rudiments d'autres langues ; l'allemand pendant l'occupation, l'algérien pendant son service en Algérie et même l'italien au contact des habitants de Longwy.



Wladislaw exécuta son service militaire en Algérie jusqu'en 1958. A son retour, il suivit un stage de boucherie à Paris et travailla chez un boucher de Longwy où il rencontra Colette Peiffer, employée de boucherie elle aussi. Ils célébrèrent leur mariage en 1960 et décidèrent de s'installer à Montigny-sur-Chiers. Wladislaw était alors âgé de 28 ans et cette union s'enrichit de 4 enfants.

Le petit Jean sur les genoux de son grand frère Wladislaw.



À droite, Wladislaw en Algérie.



Mariage de Colette et Wladislaw.



En partant de la gauche, Sabine, Jean-François, le bébé Christine et Murielle, les enfants de Colette et Wladislaw.



Colette Peiffer, enfant souriante de droite.



Colette à l'école.

Après de nombreuses difficultés administratives, Wladislaw obtint enfin le permis de construire pour établir son commerce rue de Juminel, en face de l'église. Colette servait les clients dans l'établissement pendant que son mari parcourait les marchés et les villages voisins avec sa camionnette.



Wladislaw à la besogne pendant ses tournées.



Wladislaw à la fête foraine.

Mais les semaines étant harassantes, comme pour la plupart des villageois, il fallait se changer les idées de temps en temps. Participations aux fêtes foraines ou sorties touristiques en Belgique n'étaient pas superflues.



Wladislaw en sortie touristique avec son fils Jean-François.



Boucherie de Wladislaw rue de Juminel.



Le papa de Colette avec son petit-fils Jean-François.



Wladislaw fait littéralement voler son adversaire dans les airs.



Wladislaw entouré par ses parents.

Wladislaw débuta le judo à 20 ans. Il pratiqua ce sport pendant 2 ans et cette formation se conclut par l'obtention de la ceinture marron.

Au début du siècle, peu de gens possédaient une voiture et le moyen de locomotion le plus utilisé était la charrette. Sans existence de service de pompes funèbres, il incombait aux habitants du village de coordonner les enterrements. Le fossoyeur était responsable de

l'inhumation et la commune mettait à disposition un chariot paré de tissu noir et argenté. Il restait à la charge des familles d'organiser l'acheminement des défunts en attelant leurs chevaux après les avoir soigneusement brossés et astiqué leurs sabots.



31 Mai 1965, enterrement de René Mathieu, papa de Jackie Mathieu et cousin du maire Albert Mathieu. En présence du maire Emile Juseret et des directeurs de l'usine de La Roche, Messieurs Revert et Labbé.

A l'époque, on «faisait la cour»... et cet exercice est très éloigné de l'utilisation actuelle des sites de rencontres ou autres réseaux sociaux... Plusieurs rendez-vous étaient de rigueur avec le consentement des parents et sous la haute surveillance d'un chaperon !

Sur cette photo de droite, on peut apercevoir Monique Bourguignon, cousine de Marie-Louise Roldo se laissant conter fleurette par son prétendant sur une terrasse de café.



Actionner un mitigeur tous les jours pour prendre une douche vous paraît aujourd'hui anodin. Mais naguère, la chose n'était pas si aisée. L'eau courante n'alimentait pas toutes les maisons et même dans ce cas, les cabines de douches étaient quasiment inexistantes. Les familles se lavaient quotidiennement au lavabo et se rendaient une fois par semaine aux douches publiques installées par la municipalité. Ces cabines de douches étaient établies à côté de l'école et étaient surveillées par Madame Bernard. Cette dernière collectait les droits d'entrée et contrôlait le bon déroulement des allées et venues, évitant ainsi les œillades coquines...

Dans les années 1930, les maisons ne disposaient pas de ligne téléphonique privée et pour permettre aux villageois de communiquer, la poste aménagea une ligne téléphonique chez Mlle Aline Fery qui habitait rue du Pont D'Oye avec sa sœur Louise, épouse d'Adolphe Paul. Aline fut donc embauchée par l'administration postale pour s'acquiescer des tâches liées au téléphone, télégraphe et mandats postaux. Maniant un panneau téléphonique à fiches en début de mission, Aline troqua cet équipement pour un combiné plus moderne. La devise de la maison était «motus et bouche cousue» car comme les habitants du village tenaient des conversations téléphoniques privées dans le bureau d'Aline, il n'était pas question d'en divulguer leur contenu au sein du village.



Aline Fery à son poste de travail.



Derrière le comptoir de l'épicerie, de gauche à droite, Aline Fery, sa nièce Geneviève et Madame Hardouin.

Le neveu d'Aline, Maurice Paul, dirigeait la ferme avec son père Adolphe. Amoureux de sa terre et de ce métier, il reprit l'exploitation, solidement épaulé par son épouse Madeleine et sa fille Marie-Thérèse.



Maurice Paul entourant de ses bras le col d'un poulain, accompagné par sa grande sœur Geneviève.



Geneviève Paul et à gauche, sa maman Louise à l'étage de la « cabine téléphonique »



Portrait de famille devant le bureau de poste en 1934. La grand-mère de Marie-Thérèse, Louise Paul, dans l'encadrement de porte et l'arrière-grand-mère de Marie-Thérèse en tablier au premier plan.



Aline Fery, femme au caractère bien trempé, fut, pendant de nombreuses années, la seule représentante de la gente féminine au sein du conseil municipal. La voici sur cette photo de gauche avec le maire, Monsieur Juseret en 1962.



Moissons de l'été 1936 avec Maurice Paul, assis en 3ème position en partant de la droite et Geneviève en 2ème partant de la gauche.

Malgré ce labeur, les journées étaient imprégnées de bonne humeur et de bonheur. Les yeux de Bernadette pétillent lorsqu'elle raconte ces moments inoubliables.



Maurice Paul, avec deux des chevaux qu'il affectionnait.

Par ailleurs couturière, Aline ne comptait pas ses heures pour terminer ses commandes ordinaires ou pour des ouvrages plus spécifiques demandés lors de cérémonies de mariage, communion ou autres. Elle enseigna la couture à de nombreuses demoiselles du village ainsi que dans des villages voisins. Et même si l'ambiance était très détendue, il fallait que ça roule! Pas de temps pour les distractions avant que l'apprentissage ne soit terminé.

Le saviez-vous ?

Le nom de la rue du Pont d'Oye a son histoire... Christophe-Charles du Bost-Moulin né en 1714 fut adopté par son parrain, François-Laurent de Raggi, Marquis du Pont d'Oye, célibataire et sans héritier. En 1742, il épousa Louise Thérèse de Lambertye, noble française élevée à la cour.

Le 16 octobre 1748, Christophe-Charles du Bost-Moulin est déclaré marquis du Pont d'Oye par l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Suite à des déboires financiers, le marquis fut accueilli par le prêtre de la paroisse, Guillaume Mangin et il résida au presbytère

Dans les champs, tout le monde mettait la main à la pâte ! Il fallait rentrer les récoltes avant la pluie et c'est avec plaisir que certaines familles et camarades du village de paysans venaient donner un coup de main. Ces journées de travail éreintantes s'entre-coupaient toutefois de moments inoubliables lorsque tout ce petit monde s'asseyait dans le fossé pour déguster le goûter campagnard composé de pommes de terre cuites à la vapeur et des «pains de coucou» surnommés ainsi par le papa de Maurice. Cette odeur de nourriture mélangée au parfum de l'herbe fraîchement coupée fleurait bon la nature et laissait libre cours à l'imagination des enfants.



AOÛT 1939, attelage chargé avec un tombereau, caisse en bois caractéristique au transport des betteraves.



Adolphe Paul, grand-père d'Anne-Marie et Marie-Thérèse Paul, était hussard dans l'armée française.

de Montigny-sur-Chiers de 1760 à 1784 où il mourut le 3 Janvier à l'âge de 70 ans et inhumé dans le cimetière de Montigny-sur-Chiers.

Aline Fery, née en 1895, fut la couturière de la famille du Pont d'Oye pendant de nombreuses années. Plus tard, les bustes des mannequins de couture furent emmenés et installés au château de Cons-La-Grandville où ils servent aujourd'hui de support à la présentation des costumes d'époque confectionnés avec minutie par Jean-Luc Wagner pour la fête de la « Harouille » au château de Cons-la-Grandville.



Michel Pénicaud (à gauche de la photo) fut notre champion de Lorraine. Sa sœur, Christine se trouve au milieu de la photo.



Le petit Roméo, frère d'Andrée Charle, en apprentissage.

Que de fierté suscitée par notre club de ping-pong en 1967 ! Celui-ci a mené ses adhérents à un très bon niveau de performance.

Une bonne vingtaine de pongistes s'entraînait les jeudis pour disputer des compétitions les dimanches et les résultats ont payé lors du championnat Meurthe Nord... Médailles d'or dans leurs catégories pour Raymonde Roméo, Sylvie Evrard, Christine Manfredi, Jocelyne Wagner, Marie-Thérèse Paul, Michel Pénicaud, Jean-Claude Roméo, Eric Masset et médaille d'argent pour Albert Perrin

Montigny-sur-Chiers accueillait tous les week-ends le groupe « les Casimirs » pour animer les soirées-bals qui se déroulaient dans la salle du Préau. Les habitants de l'époque se remémorent encore aujourd'hui ces soirées endiablées où les membres de l'orchestre enflammaient la salle avec ferveur.

L'histoire des Casimirs vit le jour en Novembre 1967 à Longuyon lors d'une soirée dansante. Les musiciens, malgré leur âge, continuent leurs prestations dans les villages avoisinants après plus d'1/2 siècle d'existence.

Madame Valentine Pénicaud a été décorée de la médaille de la famille française qui salue le courage et rend hommage à la vaillance prodiguée par une maman responsable d'une famille de 5 enfants.



Valentine Pénicaud à droite accompagnée de sa nièce Yvonne Babillon.



Montigny-sur-Chiers connut la beauté des crèches vivantes lors des cérémonies religieuses de Noël. D'abord dirigées par l'abbé Thilmany puis par l'abbé Masson, elles regroupaient les enfants de la paroisse qui agrémentaient les messes de minuit déguisés solennellement pour l'occasion.

LE TEMPS DES CERISES À FERMONT

Odette et Constant Framery se sont prêtés au jeu de la machine à remonter le temps.

Constant, natif du Pas-de-Calais, est arrivé à Fermont le 24 décembre 1953. Il est alors âgé de 24 ans et rejoint l'équipe des salariés de l'usine de La Roche, ayant entendu parlé de Monsieur Revert, directeur de l'usine, lors de son séjour chez sa sœur à Reims.

Notre région ne lui était pas inconnue car il avait fait son service militaire à Lunéville.

Pendant 7 ans, il accomplit sa mission à La Roche puis accepta un emploi dans l'usine de Mont-Saint-Martin. C'est au sein de cet établissement qu'il termina sa carrière.



Usine de La Roche



Joséphine Marchal, gérante du café (à gauche) avec sa fille Marie Petrement.

Son arrivée dans notre commune fut un peu compliquée ; aucun logement disponible à Cons-la-Grandville et c'est ainsi qu'il loge à Fermont pendant 1 an.

Outre un premier café à côté de l'église tenu par «Fifine», Joséphine Marchal, la grand-mère d'Odette, le village disposait d'un deuxième café tenu par Germaine Michel qui louait deux chambres d'hôtel. C'est lors de ce séjour qu'il rencontra Odette. Il l'épousa un jour d'automne 1954.

Monsieur Roger Gautier, rencontré à l'usine, fut témoin au mariage. Roger Gautier ne quittera jamais le village et y fondera sa famille. Il était le grand-père du Maire actuel.



A gauche, Roger Gautier.

Constant, passionné de musique, s'intéressa dès son arrivée à la chorale de Fermont et remplaça Andrée Guerin derrière le clavier de l'harmonium. Les paroisses de Montigny-sur-Chiers et de Fermont étant distinctes, c'est l'abbé Martin qui officiait à Fermont et chapeautait le groupe de choristes. Constant participa aussi à l'accompagnement musical des offices de Viviers-sur-Chiers où, à la demande de l'abbé Bertin, il forma avec grand plaisir une chorale.

Les échos du talent musical de Constant arrivèrent aux oreilles du curé de Montigny-sur-Chiers et sur l'invitation de celui-ci, Constant intégra la chorale St Denys où il joua de l'harmonium pendant de nombreuses années.



La chorale de Viviers-sur-Chiers fête la Sainte Cécile. Constant Framery à l'extrême gauche, derrière l'abbé Masson.

Dans les années 60, Constant Framery accomplit sa tâche de conseiller municipal pendant deux mandats. Une anecdote dont se souvient Constant parle de discussion assez houleuse frôlant même la discorde au sujet d'une corde et d'un seau qu'il avait réclamés au Conseil pour le puits de Fermont. Il ne se souvient plus de la décision qui avait été prise mais cela montre néanmoins que les relations entre les villages de Fermont et de Montigny-sur-Chiers n'étaient pas simples à l'époque.



Constant Framery au premier plan au centre de la photo.



Marie Petrement, maman d'Odette en compagnie de Jules Pierret.

Odette, elle, poussa son premier cri à Fermont. Ses années scolaires se déroulèrent dans le village où elle suivit l'enseignement assez strict de Madame Philispart. Comme la plupart des enfants, elle quitta l'école à l'âge de 13 ans après avoir obtenu son certificat. Les familles étant très nombreuses à l'époque, les classes étaient imposantes et elles regroupaient aussi les enfants des Convers. Le hameau abritait alors une quarantaine d'habitants. Ces enfants venaient à l'école à pieds, qu'il pleuve ou qu'il neige ! Certains restaient pour manger à midi chez des membres de leurs familles et d'autres rentraient chez eux. L'école se trouvait dans le logement communal de Fermont à côté de l'église. Odette se souvient avec délectation des pruneaux et des poires chiches que l'arrière-grand-mère de Jean-Jacques Pierret leur apportait pour la St Nicolas. Les aliments sucrés étaient très appréciés par les enfants.

Comme beaucoup de nos aînés, la famille dû endurer la guerre. Alors que Valentin, le grand-père d'Odette restait à Fermont, son père, partit au front.

A la Toussaint 1939, pour leur sécurité, Odette, sa maman, sa grand-mère et Bernard Petrement, son petit frère de 4 mois, quittèrent la région et prirent le train pour se réfugier en Gironde.



Ecole de Fermont à côté de l'église.



Officiers allemands pendant la Seconde Guerre Mondiale.

En 1941, la grand-mère d'Odette était rentrée à Fermont auprès du grand-père. Ensuite, au printemps 1942, le reste de la famille suivi et tout le monde revint à la maison sains et saufs. Tous ensemble, ils s'attachèrent à réparer les dommages causés par l'occupation, notamment le jardin qui était dévasté par les tranchées des militaires.

Beaucoup de souvenirs sont également évoqués par Geneviève et Christian Pierret qui ont habité à Fermont toute leur vie.

Christian est né à Briey en Septembre 1939 au début de la guerre. Sa maman accoucha après plusieurs jours de marche liés au départ des familles provoqué par le conflit menaçant. Une partie de la famille partait se réfugier à Bar-le-Duc.

Quant à la famille de Geneviève Gautier, elle partit trouver refuge en Gironde. Mais leurs deux pères alors soldats furent rapidement faits prisonniers. Jules Pierret, le père de Christian revint comme prisonnier «sur l'honneur» pour travailler dans les champs avec son épouse.



La famille Pierret en 1914-1918. De gauche à droite, Nicolas Desjardins, Marie-Catherine Pierret, Jules Pierret à côté de son papa Albert. Tout à droite sur la photo, un soldat allemand en faction.

Roger Gautier, papa de Geneviève et mari d'Alice Gautier, partit chercher son épouse en Gironde avant de revenir à Fermont où ils donnèrent naissance à Geneviève en Décembre 1943.



Des histoires familiales ou des souvenirs de la Seconde Guerre Mondiale, Christian n'en manque pas ! Certaines, indicibles, qu'il garde pour lui, d'autres qu'il peut nous raconter...

Comme de nombreuses personnes, Christian garde de douloureux souvenirs de la guerre. Son regard s'obscurcit lorsqu'il évoque ce jour de débâcle où il fut tenu en joue par quelques soldats allemands remontant de La Roche. Son sang s'était glacé et la peur le paralysait. Par bonheur cette menace ne fut pas exécutée.

En 1951, Christian dans ses plus beaux vêtements pour sa communion.

Geneviève et Christian ont tous deux fréquenté l'école de Fermont jusqu'au certificat d'étude obtenu respectivement en 1957 et 1953. En 1954, le décès du père de Christian, alors adolescent de 14 ans, ajouté à la charge de travail aux champs, ne lui permit malheureusement pas de poursuivre ses études.



Au centre de la photo, l'abbé Martin à son jubilé du 5 Juillet 1953.

Les temps étaient rudes mais la population se serrait les coudes. Les villageois ne dérogeaient pas aux traditions chargées des valeurs qui avaient cours à l'époque.

Une des pratiques les plus traditionnelles était inexorablement l'éducation religieuse. Et pour cela, on pouvait compter sur l'abbé Martin qui n'y allait pas de main morte lorsque ses jeunes paroissiens ne connaissaient pas leur catéchisme sur le bout des doigts. Alors, il les rappelait à l'ordre en les harponnant avec sa canne pour les bousculer rudement.





Amateur de chasse, Jules Pierret initia son fils dès le plus jeune âge. Juste après la guerre, Jules partait tuer des sangliers avec deux fusils « Mauser » volés aux allemands pendant la guerre. Par malveillance, il fut dénoncé et la gendarmerie vint saisir une des deux carabines. Le second fusil était bien caché... si bien caché que ce sont Frédéric et Jean-Jacques, deux fils de Christian qui l'ont retrouvé, il y a seulement quelques années, en effectuant des travaux dans un vieux bâtiment. Il était caché dans un fagot de bois. Par ailleurs, les murs recelaient d'autres secrets, notamment des centaines de cartouches et de chargeurs cachés par les résistants des FFI.

L'exercice de la chasse permit à Christian d'améliorer son tir et c'est ainsi qu'à seulement 17 ans, il réussit avec beaucoup d'habileté à tuer 4 grosses martres qui faisaient des ravages considérables dans les poulaillers du village.

Lors des repas de famille, les discussions d'après-guerre, entre le grand-père et le père de Christian évoquaient les humiliations infligées par les allemands. Les agriculteurs devaient régulièrement se fendre de quelques produits de leur fermage. Faisant preuve de résilience, le grand-père Albert enfouissait cailloux et navets dans les mottes de beurre qu'il fallait livrer

aux oppresseurs pour les leurrer sur le poids de la marchandise. Malheureusement, l'un d'entre eux le découvrit ce qui valut au grand-père une roustes à coups de barres de fer, la destruction des manteaux de la grand-mère, et la décapitation d'un veau en prenant soin de laisser la tête bien visible sur le tas de fumier à côté de la maison.



Les jeunes gens costumés pour leur conseil de révision. Au deuxième rang, de gauche à droite : Christian Pierret, René Raulet, Alain Bragard et Bernard Thiel. Au premier rang : René Moizet, Robert Bernard, Bernard Petrement et Paul Allard.



Procession dans le village de Fermont pour la première messe de l'abbé Deprez.

Ensuite vint le moment, pour Christian et d'autres amis habitant Fermont et Montigny-sur-Chiers, de passer par le conseil de révision pour le service militaire. Cela se déroula à Metz en 1958.



Christian Pierret



Messe à l'église de Fermont. L'abbé Deprez est assis à gauche

En 1958, au début de l'été, Christian a participé à la confection de banderoles et de roses en papier pour décorer le village. Avec d'autres jeunes de Fermont, ils se retrouvaient chez Madame Aubry et s'attelaient à élaborer de belles guirlandes pour orner la grande rue et l'église à l'occasion de la première messe (9 juillet 1958) de Damien Deprez, enfant du village, qui venait d'être ordonné prêtre. Damien Deprez a aujourd'hui 83 ans et officie toujours comme aumônier dans un hôpital.

A ses 20 ans, en septembre 1959, Christian partit pour son service militaire. Dans un premier temps, basé à Metz pendant quelques mois, il fut ensuite envoyé en Algérie jusqu'en décembre 1961.

Il était ensuite basé à Reggane en plein désert au sein du 11ème Régiment du Génie Saharien.



Préservé de nombreux combats, il se souvient d'événements marquants à vie comme l'immense champignon nucléaire qui s'est déployé sous ses yeux le 13 février 1960 lors du premier essai nucléaire français. A l'époque, la «Gerboise bleue» fut la plus puissante explosion nucléaire jamais réalisée.

Christian Pierret pendant son service militaire en Algérie



Raymond Rosselet avec l'uniforme du 149ème Régiment d'infanterie de la Ligne Maginot

Au retour d'Algérie, Christian reprit la ferme familiale, et retrouva Geneviève qu'il connaissait depuis les bancs d'école. Le père de cette dernière, Roger Gautier, venu de Sarthe pour son service militaire au Fort de Fermont, avait alors apprécié la région et ses habitants. Et tout spécialement une certaine Alice. Il épousa donc Alice Rosselet, la sœur de son copain Raymond qu'il avait connu dans la Ligne Maginot. Roger Gautier après ses heures de travail à l'usine, venait aider les parents de Christian à la ferme.

Christian épousa Geneviève le 25 janvier 1969 à l'église de Viviers-sur-Chiers avec la bénédiction du Père Bertin, curé du village. Cette union donna naissance à 6 enfants, quatre garçons et deux filles, dont cinq habitent encore le village et une fille installée à Longuyon.

Entre les deux guerres, un atelier de construction de moteurs, l'Entreprise Morin, était installé à Fermont. Un boucher ambulant desservait les villages de la région. Ci-dessous, vous pouvez apercevoir la camionnette de Monsieur Mathieu de Beuveille portant son long tablier blanc.

Cantine des ouvriers de construction du Fort de Fermont. Auparavant l'atelier de construction Morin



Fermont hébergeait deux couturières: Maria et Louise Velter. Elles avaient repris l'atelier de leur père qui était tailleur et fondé leur propre atelier de couture. Comme elles travaillaient à demeure, c'est tout naturellement que le service de poste leur proposa de gérer la cabine téléphonique et le service de correspondance du village. Les enfants aimaient y musarder car ils recevaient souvent une image tirée d'une boîte de « La vache qui rit ». Les sœurs Velter, comme on les appelle au village, ont tenu un journal de guerre 1914-1918. Vous pouvez en découvrir quelques extraits sur la page suivante.

Les sœurs Velter, couturières à Fermont, ont tenu un journal pendant la guerre 14-18. En voici quelques extraits :

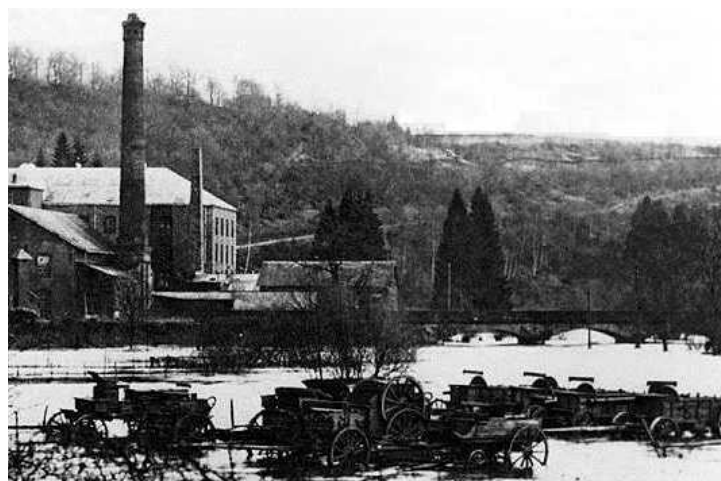
- 1 Janv. 1918 « Je pense tristement à cette abominable guerre qui ne finit pas... c'est désespérant! »
- 7 Janv. 1918 « On parle de prendre des otages hommes et femmes »
- 10 Janv. 1918 « Madame Aubry, née à Cutry en 1883, cultivatrice aux Convers, est désignée pour partir comme otage pour la commune »
- 17 Janv. 1918 « Les Boches ont réquisitionné 7 vaches, on les a conduites à Virton »
- 8 Fév. 1918 « Il est tombé à Montigny-sur-Chiers un ballonnet contenant des papiers en langue allemande mais le soldat Kein s'en est aussitôt emparé. On ignore ce qu'ils contenaient »
- 17 Mars 1918 « Depuis le 12, il est interdit de sortir hors du village de plus de 100 mètres »
- 25 Mars 1918 « Appel d'une personne par famille pour dire qu'il faut donner la laine de tous les matelas sans exception et ensuite il nous dit que la 2ème, 3ème et 5ème armées anglaises sont anéanties et qu'ils ont un canon monumental qui détruit Paris »
- 31 Mars 1918 « Jour de Pâques bien triste, pas de messe »
- 1 Avril 1918 « Arrivée artillerie autrichienne, tristes soldats, ils demandent à manger comme des mendiants »
- 3 Juil. 1918 « Le lieutenant est malade, il a la fièvre espagnole. Il est des chances que nous allons l'attraper »
- 9 Juil. 1918 « Je suis malade, comme je l'avais dit »
- 21 Juil. 1918 « Retour de Madame Aubry enlevée en otage »
- 29 Août 1918 « Nous devons fournir 60 kgs de pommes à la commandanture »
- 15 Sep. 1918 « Terrible bombardement sur Longuyon »
- 1 Nov. 1918 « Les obus sont tombés sur Braumont »
- 2 Nov. 1918 « 4 heures du matin, cette fois, les obus sont tombés à Viviers-sur-Chiers; 4 civils tués »
- 11 Nov. 1918 « On dit qu'une armistice commence aujourd'hui. Nous n'osons pas le croire »
- 12 Nov. 1918 « C'est bien vrai, le canon a tu sa grande voix »
- 16 Nov. 1918 « Départ des derniers Boches. Arrivée des Américains »
- 30 Nov. 1918 « Arrivée infanterie américaine »



Troupe allemande au pied du bloc 4 au Fort de Fermont pendant la Seconde Guerre Mondiale.



Troupe allemande au pied du Fort de Fermont pendant la Seconde Guerre Mondiale.



Mitrailleuses et canons près de l'usine de La Roche (14-18)

Tout sourire, Jean-Marie Guerin, habitant Fermont, nous raconte son enfance. Né à Verdun, il a déménagé après la guerre lorsque son père, prisonnier des allemands, est rentré à la maison. Il était scolarisé à Fermont jusqu'à 13 ans puis a fréquenté l'école d'agriculture avant de travailler à la ferme car il a toujours aimé ce métier.

Il a épousé Elisabeth après l'avoir rencontrée à la fête d'Ugny où cette dernière venait rendre visite à sa sœur.

Pendant la guerre, Jean-Marie habitait chez son grand-père car son père était retenu captif par les allemands.



Frère et sœur de Jean-Marie

Il a rencontré les premiers américains à 4 ans. Les habitants avaient offert à leurs sauveurs, les œufs de la crèche en échange de chocolat et de chewing-gums. A son retour à Montigny-sur-Chiers, dans les années 45, il se souvient des obus prêts à l'emploi que les américains avaient alignés le long des routes.

Pendant l'occupation, les allemands avaient recensé toutes les maisons et bâtiments avec des numéros peints sur les encadrements de porte. Sur cette photo à gauche, vous pouvez apercevoir le numéro 69 sur la maison.

Après la guerre, dans les années 45, Jean-Marie se souvient avoir visité pour la première fois le fort de Fermont sur les épaules de son papa.



Jean-Marie dans les bras de son grand-père

Le boulanger ambulant de Longuyon parcourait Fermont deux fois par semaine. En 1947, à cause d'une pénurie de blé en France, cette denrée fut remplacée par du maïs. Jean-Marie appréciait beaucoup cette saveur moelleuse. En tous cas, assurément d'avantage que le goût de la péremptoire cuillère d'huile de foie de morue, conseillée par les médecins pour se préserver des infortunes causées par les hivers rigoureux.



Dans les années 50, dans la classe de Madame Thiel, Jean-Marie est assis au premier rang à la deuxième place en partant de la droite. Deux places vers la gauche se trouve Christian Pierret, le papa de notre Maire actuel, Jean-Jacques Pierret.

Ses souvenirs d'école sont somme toute assez agréables. L'école, qui a fermé en 1968, était établie à l'endroit où se trouve actuellement la salle des fêtes. En ce temps-là, l'école de Montigny-sur-Chiers et celle de Fermont disposaient d'administrations distinctes mais lors des vaccinations annuelles, les écoliers de Fermont descendaient à pieds sans accompagnement jusqu'à Montigny-sur-Chiers pour y subir leur piqûre.

A l'époque d'internet et des films à visionner sur commande, il est sans doute bien difficile pour les plus jeunes d'imaginer des personnes assises à côté de leur poste radio pour écouter les feuilletons de la famille Duraton et suivre le jeu « quitte ou double ».

Mais quand les parents Guérin écoutaient l'émission politique de Geneviève Tabouis, le silence complet était imposé et les enfants n'osaient pas bouger d'un poil.



En 1964, au lycée technique de Longwy, la sœur de Jean-Marie, Elisabeth, se trouve au deuxième rang en 6ème position à partir de la droite et Anne-Marie, la sœur de Marie-Thérèse Paul est assise au premier rang à l'extrême droite de la photo.

Jean-Marie était enfant de chœur sous la houlette de l'abbé Martin d'Ugny. Le jeudi, après les séances de catéchisme, lorsqu'il chahutait en courant sur les bancs de l'église avec ses camarades, il s'enfuyait à toute vitesse pour se cacher lorsqu'il entendait les pas du curé. Il faut reconnaître que ce dernier n'était pas toujours commode.



Vitraux de Fermont

L'anecdote qui suit en est la preuve : après les dégâts causés par la guerre, quand il eût fallu remplacer les vitraux, personne n'osa contrarier l'abbé Martin. Celui-ci choisit donc lui-même les vitraux et lorsque la facture, substantiellement élevée, arriva en mairie, aucun ne contesta. C'est ainsi que les vitraux de l'église de Fermont font les plus beaux de la région.

La famille Guérin acheta son premier téléviseur le 22 Novembre 1963. Jean-Marie s'en souvient parfaitement car la première actualité diffusée ce jour-là fut l'annonce de l'assassinat de JF Kennedy qui choqua toute la famille. Personne ne manquait le rendez-vous incontournable du dimanche soir : Thierry La Fronde ! Jean-Marie aimait également les feuilletons de Zorro et les films de Fernandel. A 22h30, extinction des feux car les quelques trois ou quatre chaînes de télévision (RTF), cessaient d'émettre leurs programmes.

Jean-Marie a accompli son service militaire en Algérie pendant la guerre. Malgré un contexte difficile, c'est une des meilleures périodes de sa vie car il était conducteur de char. Et ce n'est pas rien de conduire un tel engin ! Il en garde un souvenir empreint de fierté.



Jean-Marie lors de sa communion solennelle.



Jean-Marie entre deux communiantes, dont Bernadette Moizet à sa droite.



LE TEMPS DES CERISES À LA ROCHE



Il est indéniable que l'usine de La Roche a joué un rôle essentiel pour la commune. Avec un nombre important de salariés, avoisinant les 120 personnes, elle fut après la guerre un des recruteurs les plus importants de la région. Avec ses deux tournées de 8 heures (6-14h/14-22h), elle fidélisait ses employés qui restaient en poste jusqu'à leur retraite.

La direction n'était d'ailleurs pas étrangère à cet attachement et redoublait d'efforts pour agréer ses salariés; des habitations avaient été construites pour les employés avec un loyer très modeste afin de consolider l'attachement à l'usine. Plus tard, la société n'ayant plus vocation à servir d'agent immobilier, les maisons ont été proposées à la vente aux locataires à un prix préférentiel.



Photo de groupe avec les membres du personnel de l'ancienne filature, qui devint en 1924 les locaux des laminages Gorcy-La-Roche.



Ancien moulin et bains militaires de La Roche.

Une autre contribution fut accordée par la direction de l'usine afin d'alléger quelque peu la pénibilité endurée par les mamans qui devaient emmener et rechercher leurs enfants à l'école de Montigny-sur-Chiers à pieds quatre fois par jour! Paul Simon, qui faisait occasionnellement office de chauffeur/coursier pour l'usine, fut affecté au transport de ces écoliers à bord du «baby bus» acheté par l'usine. Mais lorsque que la réglementation routière changera, pour des raisons de sécurité et d'assurance, ce transport fut supprimé et remplacé par le service bus du Conseil Général.

De plus, afin d'améliorer le confort de son personnel, un système de télédistribution fut installé dans les années 80. La direction, représentée à cette époque par Monsieur Magnol, accepta de cofinancer cet équipement. Il en fut de même pour le réseau de distribution de l'eau potable qui fut assuré par l'usine. Quand, plus tard, les problèmes de captage et la modification des restrictions sanitaires interdirent la poursuite de ce service, la municipalité prit le relais.



La chapelle de La Roche en construction en 1957.



Saint Eloi ou remise de médaille d'ancienneté ? Quoi qu'il en soit, cette tablée regroupe le directeur d'usine, Monsieur Magnol en coin de table au milieu de la photo, l'ancien Maire, Monsieur Mathieu au premier plan à droite et Monsieur Manfredi au fond à gauche portant des lunettes.

La vie d'usine se déroulait pour tous selon les codes de l'industrie; vestiaires-douches pour enfiler leurs vêtements de travail puis se rafraîchir après un labeur intense et un réfectoire afin de se restaurer avec des gamelles préparées par les épouses.

L'établissement disposait d'une salle des fêtes pour les repas de Noël, fêtes de Saint Eloi, remises de médailles ou autres occasions de réjouissance. Quelques journées portes ouvertes ont permis des visites d'usine, entre autres lors de l'installation du laminoir 26 dans les années 90 ou pour présenter les nouveaux fours à hydrogène dans les années 2000. Monsieur Magnol contribua largement à la gestion de l'usine. Il était très apprécié et favorisait un environnement de travail agréable.

Camille Baudry est arrivé à La Roche en 1974 et a commencé à travailler à l'usine dès son arrivée. Les habitants de la région l'ont aimablement accueilli et il s'est intégré avec aisance. Il garde d'ailleurs un excellent souvenir des pièces de théâtre où il montait sur les planches avec enjouement.

Scène de théâtre avec Camille Baudry à droite, Jean-Claude Brinster au centre et Jacky Roldo à gauche.



Après la guerre, avant 1950, des amis de l'abbé Thilmany, deux pères missionnaires nommés Père Gigot et Père Royer, venaient chaque été passer une semaine durant laquelle ils animaient un stage. Tous les soirs, ils organisaient des animations religieuses dans l'église, présentaient l'histoire sainte, et parlaient de la vie de Jésus pour transmettre une éducation liturgique aux paroissiens. En fin de séjour, une grande croix de bois était exhibée lors d'une procession où les bougies s'allumaient et s'éteignaient tour à tour, provoquant un climat de piété et de grande dévotion. Cette croix se trouve depuis 1952 plantée sur le côté droit de la route qui descend de Montigny-sur-Chiers à La Roche.

Située en contrebas, La Roche connaît plusieurs inondations. Comme sur cette photo de l'inondation de 1964 qui avait presque atteint la route menant vers Longuyon.



Josette et Claude Franc nous racontent. Dès la construction du village de La Roche, ses habitants bénéficiaient d'une épicerie-bar tenue par les grands-parents de Claude Franc. Vous entriez à droite, c'était

l'épicerie et un crochet à gauche vous entraînait vers le bar, qui a été fermé en 1973. L'établissement a survécu à la guerre et le village devait parfois s'accommoder des visites de troupes allemandes qui ont occupé la maison.



Les grands-parents de Claude devant leur café.



Une troupe de soldats allemands assis devant le café.

Plus tard, la tante et la maman de Claude ont pris la relève et géré ce commerce pendant de nombreuses années. Le café « Gomé » accueillait de nombreux clients. Au début des années 60, l'usina créa sa coopérative alimentaire appelée « La laborieuse » et ils proposèrent tout naturellement à Yvonne Gomé de la diriger.

Une histoire familiale où Renée Gomé, maman de Claude, avait toute sa place en participant activement à la bonne marche du café et de l'épicerie bien achalandée. Il faut dire que le travail ne manquait pas et que ces dames n'étaient pas trop de deux pour accueillir tout ce monde.



Ouverture de la coopérative. Yvonne Gomé, au centre de la photo. Claude se tient debout à droite de la photo.



Pour devenir adhérent et bénéficier d'une ristourne en fin d'année, vous pouviez souscrire une action de 2000 francs de l'époque (ci-dessus à gauche)



Claude se souvient tout particulièrement de la livraison de bonbons effectuée par Pierrot Verdunois au grand plaisir des nombreux enfants du village. Durant les années pénibles d'après-guerre vers 1947, à cause de la pénurie de nombreuses substances alimentaires, les habitants utilisaient les tickets de rationnement et les cartes de tabac (voir photo ci à gauche). Le dépôt de tabac se trouvait au café Didier de Montigny-sur-Chiers qui en possédait la licence. Tous les dimanches après la messe, les Gomé s'approvisionnaient chez Didier pour ensuite proposer ces produits à la vente à La Roche.

Il faut reconnaître que le café et l'épicerie étaient amplement visités ! Assurément par tous les habitants de La Roche, les ouvriers de l'usine et leurs familles mais pas seulement... la gare de La Roche était un passage obligé pour se déplacer vers Longwy ou Longuyon et brassait une multitude de voyageurs qui en profitaient pour faire leurs emplettes ou se désaltérer après leurs journées laborieuses. Enfin, bien sûr, puisque la région est propice au gibier, les chasseurs. Ceux-ci venaient clore leurs journées de battues et en profitaient pour étaler leurs trophées devant le café pendant qu'ils célébraient leurs records devant un petit verre.



Claude et sa maman sur le quai de la gare de La Roche (à droite sur la photo)

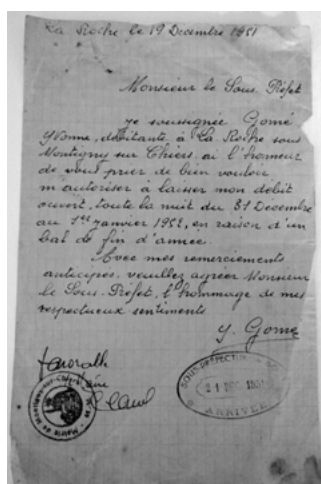


Devant le café, Claude trône sur le capot d'une voiture.



Gare de La Roche

Evidemment, le café était l'endroit incontesté pour célébrer la Saint-Sylvestre ainsi que les bals du village. La fréquentation décuplait d'emblée et il fallait retrousser ses manches pour louvoyer entre les tables.



Demande d'autorisation d'ouverture du café pour la nuit du réveillon de 1952

Le café accueillait également les cinéphiles conviés par l'abbé Thilmann. Ils venaient nombreux contempler les films projetés sur l'écran. Les joueurs de quilles étaient également les bienvenus sur la piste le long du bistrot.



Josette, sœur de Claude, repositionnant une quille.

La fréquentation des deux commerces des sœurs Gorné fut plus particulièrement importante lorsque des ouvriers sarrois furent affectés à la rénovation des tunnels dans les années 50. Ceux-ci devaient loger dans des baraquements et appréciaient donc tout particulièrement le contact chaleureux des habitants du village autour d'un bon petit verre.

Les enfants de La Roche étaient essentiellement scolarisés à Montigny-sur-Chiers. Les familles étaient nombreuses en ce temps-là. Donc, sans voiture et avec des mamans débordées de travail, les enfants partaient seuls à l'école le matin et faisaient les navettes aller-retour pour le repas de midi et en fin de journée après les cours. En général, le départ se faisait collectivement mais le groupe avait tôt fait de se disperser le long du chemin, certains regardant les papillons voler, d'autres s'arrêtant pour on ne sait quelle raison... l'arrivée à l'école se déroulait donc de manière un peu décousue. Le même manège se reproduisait bien sûr au retour, peu pressés de faire leurs devoirs.

Plusieurs fois par semaine, Claude remontait la rue de Juminel avec une charrette pour aller chercher deux gros bidons de lait chez M. Raulet. Et tout cela à pieds, bien sûr!



La tante de Claude et sa petite sœur se laissent conduire dans la charrette théoriquement utilisée pour aller chercher le lait.



Le papa et la maman de Claude. Josette, la petite sœur, sommeille dans sa poussette.



Les films de westerns s'animaient sur l'écran déroulé sur le mur du café (à gauche de la photo)

Claude fréquenta l'école jusqu'au brevet (14 ans) puis exprima le souhait de travailler. Sa maman connaissait un banquier de Longwy qui prenait quotidiennement le train. Elle le sollicita et Claude débuta son parcours d'employé de banque qui se poursuivit pendant de très nombreuses années.



Les plages de Juminel accueillait énormément de monde en été. Le papa de Claude est tout à droite de la photo.

Claude n'a pas connu la plage de Juminel et sa petite guinguette. Mais son père s'y baladait parfois pour se rafraîchir et profiter de ses jours de repos estivaux. On peut l'apercevoir sur cette photo ci-dessus, debout sur le recevoir.

Christiane Mathieu est originaire de Longuyon. Sa mère, couturière de profession lui a transmis sa passion et c'est sans doute après de longues heures passées auprès de sa maman assise devant la machine à coudre que Christiane a découvert son inclination à manier l'aiguille avec habileté. Encore aujourd'hui, elle s'affaire sur des raccommodages et assemblages en tous genres.

Le papa de Jackie, originaire de Viviers-sur-Chiers, travaillait comme contremaître à l'usine de La Roche et c'est tout naturellement que Jackie suivit son père pour rejoindre l'équipe de l'usine comme électricien. Après avoir suivi une formation au centre d'apprentissage de Mont Saint Martin et s'être acquitté de ses obligations militaires, il décrocha le poste que le directeur, Monsieur Revert, lui avait promis au sein de l'équipe de maintenance.



Madame Mathieu, maman de Jackie, décorée pour son assiduité au don du sang. En présence du maire Juseret et d'Albert Mathieu, chef des pompiers.



Inauguration de la chapelle de La Roche, Jackie Mathieu conduit le cortège en tant que conseiller municipal avec René Moizet du Corps des Sapeurs-pompiers.

Il participa également activement à l'assemblée municipale comme conseiller pendant de nombreuses années. Les séances plénières n'étaient pas toujours sereines et les disputes s'articulaient souvent autour du budget qui provoquaient les jalousies d'habitants d'un village se sentant lésés par rapport à ceux d'un autre village.



Le petit Jackie à 3 ans.



Photo de classe avec Jackie au deuxième rang, deuxième place en partant de droite.



Année du brevet. Jackie est debout à l'arrière-plan, troisième place en partant de la gauche.

La scolarité de Jackie s'est déroulée à l'école de Montigny-sur-Chiers jusqu'au certificat d'étude dans les classes de Monsieur et Madame Mougel, les instituteurs de l'époque. À 18 ans, il passa son permis de conduire et ses parents achetèrent une traction. Étant le seul détenteur du permis au sein de la famille, c'est avec plaisir qu'il exécutait ses devoirs de « chauffeur » pour emmener ses parents vers

les destinations demandées. C'est également en voiture qu'il se rendait régulièrement à Longuyon pour conter fleurette à sa future épouse. La première rencontre eut lieu au théâtre dans lequel Christiane, 13 ans, jouait une pièce. L'oraison de cette dernière enthousiasma Jackie et après de multiples sorties au cinéma ou en balades, ils se marièrent au retour d'Algérie de Jackie.

Les premiers rapports avec la guerre ont heurté Jackie lorsqu'il avait environ 7 ans. Une nuit, réveillé par un vacarme assourdissant, il se souvient avoir découvert la forêt de La Roche en flammes. Un bombardier canadien venait de se faire mitrailler par un avion allemand (les allemands étaient surnommés les «tods», ce qui veut dire « mort » en allemand) et s'était écrasé dans les bois. Le réservoir et les munitions transportées par l'appareil explosaient à tout va, créant une atmosphère terrifiante. Les trois corps des pilotes furent enlevés le lendemain par le docteur Gousset.



En Juillet 59, Jackie en Algérie, les mains dans le cambouis.



Conseil de révision de 1958, Jackie debout au troisième rang à la deuxième place en partant de la gauche parmi les conscrits de Longuyon, accompagnés des trois filles d'honneur ; une reine et deux princesses.

Le second épisode de son parcours militaire se déroula en Algérie où il partit pendant 3 ans comme électromécanicien. Il s'était porté volontaire pour les patrouilles et effectuait quotidiennement des déplacements sur le terrain. Malgré la dangerosité de la situation, cet exil fut l'occasion de faire une rencontre heureuse car, en faisant du stop pour se rendre sur la plage de Tanger, il fut embarqué par une famille qui, curieusement, habitait dans les environs de Longwy.

Après s'être échangés les politesses de rigueur, le père de famille proposa à Jackie de transmettre de ses nouvelles à ses parents. Plus tard, ils gardèrent des contacts très amicaux et la famille Longovicienne fut même invitée au mariage des Mathieu. Les coïncidences ne s'arrêtent pas là car un autre jour, au volant d'un camion militaire, il rencontra par hasard deux jeunes filles au bord de la route. Il fut agréablement surpris de revoir sa cousine Yvette qui se trouvait à Alger au sein d'une association pour aider les personnes en difficulté.



L'incontournable photo des 18 ans !

Christiane Mathieu a fait partie de la chorale de Montigny-sur-Chiers et en garde un très bon souvenir. Les répétitions du mardi et les offices du dimanche se déroulaient sous la houlette de Monsieur Framery qui exécutait les partitions musicales à l'harmonium. Le répertoire de chants dépassait le recueil liturgique et s'étendait à toutes les chansons populaires. Le groupe se déplaçait de temps en temps pour se produire en concerts ou interpréter des accompagnements musicaux aux repas des Anciens. Christiane fut d'ailleurs dévouée à l'association des anciens pendant de nombreuses années comme sur cette photo où elle est à gauche.



En 1961, Jackie à gauche avec la famille qui l'a pris en auto-stop.



Le couple coule des jours heureux depuis leur mariage, d'abord savourant le voyage de noces à Chamonix puis poursuivant leurs pérégrinations par des vacances aux quatre coins de la France. Pique-niques à la bonne franquette, camping sans caravane (l'habitacle de la voiture était aménagé en chambre de fortune). Christiane faisait office de co-pilote pour suivre le trajet soigneusement préparé la veille par Jackie. Le kilométrage séparant chaque ville avait été consciencieusement noté sur un plan de route... Même si le confort était minimaliste, ces moments plaisants étaient imprégnés d'une énorme complicité et les deux amoureux évoquent cette époque avec tendresse.



Photos d'antan

Peut-être reconnaîtrez-vous des membres de vos familles sur ces photos ...



Classe primaire de 1954



Classe primaire de 1935



La plage de Juminel



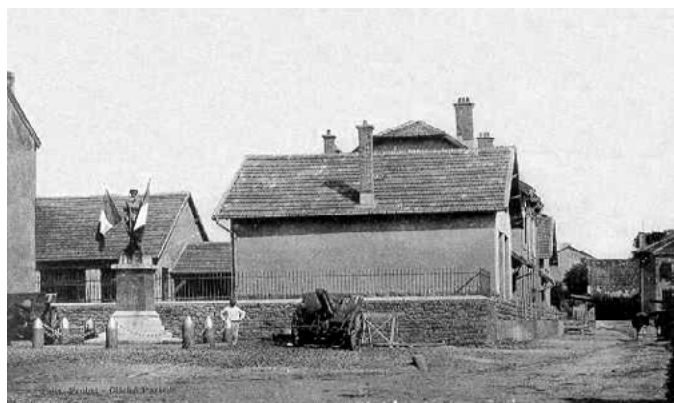
La maison communale et école en 1900, avant son bombardement.



Excursion avec le maire Emile Juseret à gauche.

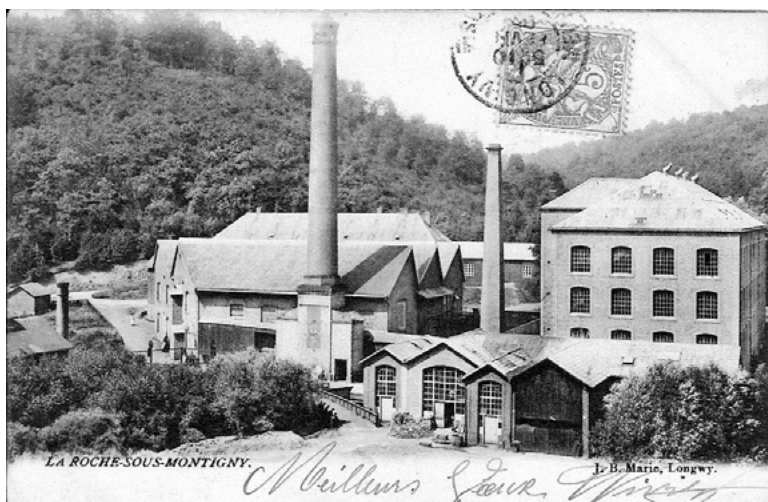


Madame Evrard et sa classe accueillent St Nicolas



Monument aux morts de Montigny-sur-Chiers.

Saviez-vous que dans le temps, les photos de famille étaient imprimées sur des cartes postales? On pouvait ainsi les envoyer aux membres de la famille ou aux amis pour leur donner des nouvelles.





Ancien café Probst avant sa destruction dans l'incendie



Troupe de théâtre des jeunes avec Claude Franc en troisième position partant de la gauche



Fête de la St Denys, patron de la commune, avec le président du Foyer Club du 3ème Age, Mr Merlette et Mr Juseret, Président de l'Amicale des Anciens.



Ancien moulin à eau de La Roche.



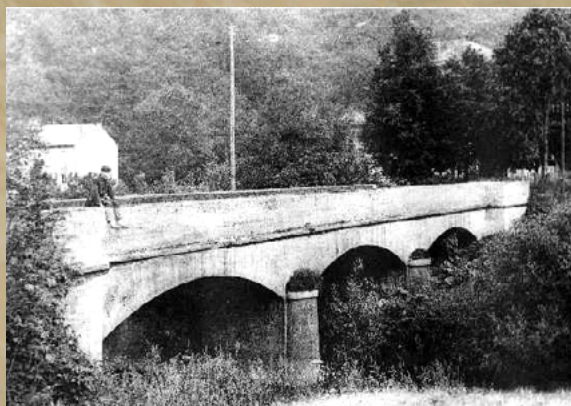
L'Abbé Thilmann et les membres de sa chorale



Jean-Pierre Plénier, papa de Martine Picard, entouré de ses compagnons de guerre, devant leur maison.



La ferme Pénicaud, rue du Pont d'Oye.



Pont de La Roche.